



## Da Capo

Plus ou moins de musique ne dépend pas du désir ou d'une volonté plus ou moins impérieuse qu'il y en ait. Elle doit antérieurement exister, être en puissance dans l'air. Le compositeur — cet homme jeune quelquefois, qui fait frémir une gomme sur des ébènes — est donc plus un délégué qu'un créateur, car que veut dire composer, sinon mettre en ordre des velléités ou même des faits déjà qui cherchent une disposition qui leur manque? Il ne saurait, par conséquent, y avoir de musique en dehors d'une opportunité dans le courant humain. Elle vient, non quand quelqu'un se propose de créer pour en avoir la gloire, mais quand, existante déjà, elle n'en peut plus de rester mal ou incomplètement formulée. Par la suite, si la formule qu'en produisent un ou plusieurs compositeurs est parfaite, une grande joie s'ensuit où le compositeur, cet homme, le peuple et ses princes se retrouvent non à l'état de créateurs, de bailleur de fond et d'auditeurs, mais à l'état méritant indistinctement pour tous de collaborateurs.

Or, c'est à ceci que je pense quand je pense à Liszt ou quand je pense à Gounod, à Bizet, à Debussy, ou quand je pense à Strawinsky — l'Histoire du soldat, qui résume toute l'existence musicale d'une époque — mais surtout dans le passé, un passé essentiel et plus lointain où s'est formulée pour de longs siècles, l'authenticité musicale européenne : quand s'offre à mon esprit ce spectacle de perfection et de réussite pleine que font dans la littérature des cordes et des bois les Six concertos brandebourgeois de Jean-Sébastien Bach.

Déjà cette noblesse et tant de verticalité austère et fraîche existait dans les dispositions italianisantes d'une certaine Allemagne. Mais il fallait atteindre un point davantage sensible et le faire jaillir. L'électeur Chrétien Louis, margraf de Brandebourg eut ce rôle. En s'adressant, comme à n'importe qui, à un homme humble et massif et à perruque grise carrée qui s'avouait divers petits talents pour la musique et qui n'était rien moins que Jean-Sébastien Bach, ce prince eut au plus haut point ce qui peut s'appeler du flair. L'autre fit plus qu'une musique : il fut le sourcier de ces fontaines et de ces allées nobles, et de ce duché et, finalement, de ce prince lui-même à qui il rendit son argent en lui conférant l'immortalité dans nos habitudes ; et il fit cela sans préambules ni pittoresque de titres avouant une impuissance dont la grande verticalité fraîche de la musique seulement musique se dispense. Une simple tribune contenant une viola da braccio et une autre viola da braccio, une viola da gamba et une autre viola da gamba, le violoncelle, le violone e cembalo, divers fifres, devaient suffir. L'Allemagne était créée. Wagner en voulut faire une autre. Il eut besoin d'architectures et de costumes et de coquilles et de naïades et de tempêtes et de nuages et de flots pour se conforter contre Meyerbeer. Il eut besoin de grands rires de femmes, filant hystériquement — lui qui, je le crois, n'en faisait rien—leur quenouille jusqu'aux étoiles. Merci ! Moi — les Alle-

mands sobres\* de Dostoïewsky, également, qui sont légion — j'aime mieux cette tribune et ces falbalas simplement de confiseur d'une ville du Margraviat au temps de Crétien Louis de Brandebourg. L'Europe devait être ainsi dans ses commencements. Il n'y eut, pour spectacle, que l'austère brun-puce des caisses et les constellations de la colophane diversement grandes selon la gravité ou l'acuité, au lieu du chevalet, sous l'arc (de Raphaël) dans ce convenable brun-puce.

MI-LA-RÉ-SOL. RÉ-LA-SOL-DO.

C'est ainsi que l'Europe, après le Concile de Trente et les collerettes, recommence. Les fauteuils doivent être garnis de housses. Rien de littéraire ni de pictural... vraiment trop facile, ne doit sur la musique avoir de précellence. L'Allemagne-Italie, qui est le grand sens de l'authenticité européenne, n'a de visibilité autrement que par les cordes et les voix.

Castrati-Arien, tel fut, par nous qui l'écoutions, le recommencement de l'Europe-Italie par l'Allemagne.

J'appelle cela une authenticité et la seule.

Les États-Unis (d'Amérique et d'Europe)? Ils sont d'accord. Un énorme Napolitain doublé d'une claveciniste polonaise est à New-York et partout, comme chez lui, pour nous le prouver.

Les concertos de l'Électeur Chrétien Louis margraf de Brandebourg, ont sur Purcell et sur nous cette supériorité de n'avoir pour titres que ceux-ci : concertos 1, 2, 3, 4, 5, 6, et ces mentions, non dans une langue natale — stupide encore cet orgueil — mais en italien, qui est la langue du Parnasse et des Muses et des Arts, et surtout de leur restauration dans notre Renaissance qui est une information et une naissance, de : Allegro, Adagio ma non troppo, Allegretto, Adagio ma non tanto, Vivace assai, Maestoso, Maestoso assai, etc.; car les arts ont une patrie qui n'est pas celle de tout le monde (car il y a des peuples qui ont un art grossier ou point d'art).

Voulons-nous un exemple de la majesté de Bach dans sa simplicité à cet égard? Voici cette lettre-préface écrite en français à l'Électeur-Margraf qui lui avait fait cette commande :

Monseigneur,

Comme j'eus il y a une couple d'années le bonheur de me faire entendre à Votre Altesse, en vertu de ses ordres, et que je remarquai alors qu'elle prenoit quelque plaisir aux PETITS TALENTS QUE LE CIEL M'A DONNÉS POUR LA MUSIQUE, et qu'en prenant congé de Votre Altesse Royale, Elle voulut bien me faire l'honneur de me commander de lui envoyer quelques pièces de ma composition : j'ai selon ses très gracieux ordres, pris la liberté de rendre mes très-humbles devoirs à Votre Altesse Royale, par les présents concerts, que j'ai accommodés à plusieurs instruments; la priant très humblement de ne vouloir pas juger leur imperfection, à la rigueur du goût fin et délicat, que tout le monde croit qu'elle a pour les pièces musicales, etc...

Que dire de plus, sinon que la modestie est peut-être le plus fort coefficient du génie! Et ensuite que cet italien, mais, surtout, cette nécessité, bien de l'époque, de tourner en français de cour cette épître, démontre l'universalité anti-chauvine et anti-nationaliste de la musique.

Je voudrais dire plus de choses là-dessus. Je n'en ai pas le loisir. Bach voulut seulement se montrer homme de cour plutôt qu'humain (dans le sens des peintres), se réservant une liberté supérieure, où nul ne pouvait l'empêcher, qui fit l'actuel monde moderne.

CHARLES-ALBERT CINGRIA.